



HAL
open science

“ Introduction ”,
Emmanuel Bellanger

► **To cite this version:**

Emmanuel Bellanger. “ Introduction ”, Emmanuel Bellanger et Julia Moro, Histoire d’une banlieue résidentielle – XIXe-XXe siècles – Nogent-sur-Marne, cité modèle, Paris, La Découverte, coll. Carré, 224 p., p. 11-25., 2016. hal-02192493

HAL Id: hal-02192493

<https://hal.science/hal-02192493>

Submitted on 23 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer

Emmanuel Bellanger « Introduction », in Emmanuel Bellanger et Julia Moro, *Histoire d'une banlieue résidentielle – XIXe-XXe siècles – Nogent-sur-Marne, cité modèle*, Paris, La Découverte, coll. Carré, 2016, 224 p., p. 11-25.

Introduction

La ville de Nogent-sur-Marne est souvent décrite sous les traits d'une cité résidentielle et bourgeoise¹. Elle n'a pas expérimenté l'urbanisation dite « sauvage » des années 1960². Les grands ensembles et les bidonvilles sont restés aux portes de la commune et sa démographie n'a pas connu l'envolée des villes-champignons environnantes qui ont vu, à l'image de Champigny ou de Fontenay-sous-Bois, leur population multiplier par deux ou trois en l'espace de deux à trois décennies. Si sous la Révolution française, Nogent n'est encore qu'un « gros village attardé au milieu des vignes et des terres labourables à l'orée du bois de Vincennes³ », sous le Second Empire, sa morphologie change. Le village est devenu une petite ville. L'arrivée du chemin de fer et l'essor des tramways ont rapproché Nogent de Paris. Ce réseau est, en effet, un formidable levier d'expansion. Il va nourrir le goût des Parisiens pour la villégiature et accélérer la transformation de villages en banlieue résidentielle⁴. À Nogent, les données des recensements traduisent cet élan : la commune compte 1 496 habitants en 1836, 12 972 en 1886⁵. Toute une région au voisinage de la Marne et du bois de Vincennes s'est urbanisée avec la sortie de terre de nouveaux lotissements. Au début du XX^e siècle, le député socialiste de la circonscription de Nogent, Albert Thomas, promis à une belle carrière ministérielle et internationale, est le témoin de cette reconversion⁶ :

« C'en est fait maintenant des petites communes villageoises ! Une à une, les terres se bâtissent. Un à un, les grands parcs sont lotissés. Et des rebords du plateau de Brie au bois de Vincennes et au parc de Saint-Maur, les toits rouges pointent dans la verdure innombrable.

C'en est fini de la vieille vie sédentaire. L'ouvrier, l'employé de la capitale sont venus parmi nous chercher l'air, la santé. Et ils nous ont entraînés à notre tour vers la grande ville »⁷.

Dans ce cadre champêtre en pleine mutation, des résidences d'agrément, à l'image de l'hôtel des Coignard, sont édifiées dès le XVII^e siècle⁸. Aristocratie et bourgeoisie, en quête d'évasion, façonnent leur « géographie sociale » autour d'une « agrégation de semblables » qui se

¹ Ce livre est le fruit d'une recherche menée par Emmanuel Bellanger et Julia Moro. Pour lui donner son unité d'écriture, Emmanuel Bellanger a assuré la rédaction de l'ouvrage.

² Tribune de 1973 de Pierre Billotte, député-maire de Créteil, cité par Laurent Coudroy de Lille, *Une nouvelle ville... une histoire de l'urbanisme du Nouveau Créteil*, Printemps de l'IUP, 2005, p. 11.

³ Antoine Dufournet, *Nogent sur Marne et le territoire du Perreux, histoire et souvenir*, Nogent-sur-Marne, L. Sentis, 1914, p. 149.

⁴ Isabelle Rabault-Mazières, « Villégiature et formation des banlieues résidentielles : Paris au XIX^e siècle », *Histoire urbaine*, n° 41, 2014, p. 63-82.

⁵ Fernand Bournon, *État des communes à la fin du XIX^e siècle publié sous les auspices du Conseil général. Nogent-sur-Marne*, Montévrain, Imprimerie typographique de l'école d'Alembert, 1906, p. 45.

⁶ Adeline Blaszkiewicz-Maison, *Albert Thomas, Le socialisme en guerre, 1914-1918*, Rennes, PUR, 2016.

⁷ Albert Thomas, *Notre canton*, Paris, Imprimerie de la presse, 1908, p. 4.

⁸ Dominique Hervier (dir.), *Nogent et Le Perreux, l'eldorado en bord de Marne*, Paris, Inventaire général du patrimoine culturel, 2005, p. 10.

distinguent par leur « capacité de maîtriser leur environnement résidentiel⁹ ». Dans la Seconde moitié du XIX^e siècle, en quelques décennies seulement, Nogent devient un lieu de séjour où les privilégiés vont « à la campagne pour s’y recréer » si l’on en croit la définition, que donne le *Larousse du XIX^e siècle*, du mot « villégiature »¹⁰. Pour échapper aux miasmes, au bruit, aux nuisances du monde des villes, l’aristocratie urbaine et la grande bourgeoisie rentière de Paris et des grandes capitales de province suivent la trajectoire du grand air et de la verdure pour prendre, accompagnées de ses domestiques, ses quartiers d’été dans de grandes demeures, non loin de leur résidence principale¹¹. Ces privilégiés, *Le Figaro*, sous le Second Empire, les désignent sous le terme évocateur de « villégiateurs » : ces urbains aisés sont déjà des « gentrificateurs », en quelque sorte, qui transforment un monde communal populaire affilié à la paysannerie en un espace de peuplement et de ressourcement bourgeois¹².

Nogent et les cités environnantes des bords de Marne se notabilisent en s’urbanisant et en devenant de véritables villes¹³. La nouvelle identité communale et municipale a pour matrice l’amour du terroir que l’on a transformé et qui est aussi, dans ces communes de tradition bourgeoise et résidentielle, l’amour du bien foncier, personnel mais aussi collectif avec ses espaces verts et ses bâtiments publics¹⁴. Un « amour » qui transcende les espaces et les époques et qui se dote d’un pouvoir local, confiscatoire et exclusif, en charge de préserver les intérêts de la communauté¹⁵. Ici, à Nogent et dans les banlieues résidentielles voisines, le patriotisme de clocher n’est un « patriotisme communal à base de classe » comme dans les cités d’implantation du socialisme municipal de la fin du XIX^e siècle ou dans celles, communistes, de la banlieue rouge de l’entre-deux-guerres¹⁶. Dans ces cités des bords de Marne, le nouvel esprit communal relève de plus en plus d’un patriotisme patrimonial porté par une bourgeoisie qui n’est pas une et indivisible. Elle est au contraire plurielle avec ses oppositions et ses distinctions internes entre ses artisans, ses commerçants, ses rentiers, ses hauts fonctionnaires, ses grands propriétaires, etc.¹⁷ Autant de distinctions qui sont aussi sociologiques et symboliques¹⁸. Mais les bourgeoisies françaises ou européennes sont cependant aussi reconnaissables entre elles par « des valeurs culturelles », communes et historiques ; elles ont

⁹ Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, « Luxe, calme et pauvreté : la bourgeoisie dans ses quartiers », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 93, 2003, p. 71-76.

¹⁰ Définition du mot « villégiature » extrait du *Larousse du XIX^e siècle* cité par Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », in Philippe Ariès, Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 1, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 [1987], p. 205-207.

¹¹ Jean-Pierre Chaline, *Les bourgeois de Rouen, une élite urbaine au XIX^e siècle*, Paris, Presses de la FNNSP, 1982 ; Christophe Charle, *Les élites de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, 1987 ; Adeline Daumard, *Les bourgeois et la bourgeoisie, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier, 1987.

¹² Nous tenons ici à remercier Isabelle Rabault-Mazières, la spécialiste de l’histoire de la villégiature au XIX^e siècle, de nous avoir communiqué ces informations ; Isabelle Rabault-Mazières, *Aux origines de la banlieue résidentielle : la villégiature parisienne au XIX^e siècle*, thèse de doctorat en histoire, Université François Rabelais Tours, 1998.

¹³ Louis Bergeron, Guy Chaussinand-Nogaret, *Les masses de granit, cent mille notables du Premier Empire*, Paris, Éditions de l’EHESS/Touzot, 1979 ; Jean-Pierre Royer, Renée Martinage, Pierre Lecocq, *Juges et notables au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1983.

¹⁴ Nadine Vivier, *Propriété collective et identité communale. Les biens communaux en France. 1750-1914*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

¹⁵ Éric Charmes, « Ensembles résidentiels privés ou municipalités exclusives ? Le débat sur le gouvernement local privé revisité par les cas de la France et des États-Unis », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 55, numéro 154, avril 2011, p. 89-107 ; Gary J. Miller, *Cities by Contract. The Politics of Municipal Incorporation*. Cambridge et Londres, Massachusetts Institute Press, 1981.

¹⁶ Annie Fourcaut, *Bobigny, banlieue rouge*, Les Éditions ouvrières/Presses FNNSP, 1986, p. 196.

¹⁷ Jürgen Kocka (dir.), *Bürgerum im 19. Jahrhundert. Deutschland im europäischen Vergleich*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988.

¹⁸ Pierre Bourdieu marque bien des distinctions entre la province et Paris, mais aussi entre « la petite bourgeoisie d’exécution », en déclin, et la « bourgeoisie établie » ou « nouvelle » : Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, p. 271-287, 398-421.

« conquis leur identité » après avoir été dominées sous l’Ancien régime en se forgeant des lieux de résidence, de sociabilité, d’éducation, de récréation et d’appartenance amicaliste, associative et politique, dont les Bords de Marne résidentiels sont devenus un des lieux de ralliements¹⁹. Elles sont aussi reconnaissables par le « sens de la distinction » et les « affinités électives » qui les animent²⁰.

À Nogent-sur-Marne, les grands propriétaires restent minoritaires ; ils sont rejoints par d’autres couches sociales moins aisées, appelées à remplacer les Nogentais de souche alliés aux vieilles familles de vignerons et d’agriculteurs²¹. C’est cette « petite bourgeoisie besogneuse » qui colonise le territoire et invente, à la fin du XIX^e siècle, la banlieue résidentielle née aussi du goût pour la nature et les loisirs et de la destinations des fumées d’usines²². Loin de « l’urbaphobie » ambiante qui stigmatise la ville industrielle et insalubre, les bords de Marne sont comparés, tout au long du XX^e siècle – c’est encore le cas aujourd’hui – à un havre de paix, à un véritable « eldorado » porté à l’écran dès 1929 par Marcel Carné²³. Un imaginaire a investi cet espace, celui des guinguettes, apparues sous l’Ancien régime et devenues au fil du temps un lieu de mémoire, dont les origines restent parisiennes²⁴. Les rives de la Marne, qui inspirent peintres, écrivains, chansonniers, photographes et cinéastes, constituent une source d’attractivité. Celle-ci profite à la société locale et au développement de son commerce mais elle peut aussi contrarier et déranger les élites municipales et rentières qui apprécient guère la promiscuité urbaine et populaire²⁵.

La peinture impressionniste comme la littérature, sous la plume de Zola, Daudet ou Maupassant, offrent un témoignage romancé de cette attirance. La Marne et sa traversée de la ville deviennent une promenade prisée des hommes d’arts et des érudits à l’instar du célèbre collectionneur et bibliothécaire, Jules Cousin, installé à Nogent en 1861. À la même époque, le journaliste et homme de lettres, Émile de La Bédollière, observateur avisé du « Tour de Marne », résume en quelques lignes la vocation de ce territoire résidentiel :

« Les artistes ont toujours affectionné ces parages. Antoine Watteau vient mourir à Nogent le 18 juillet 1721. Cette petite ville de trois mille âmes, bâtie sur un versant que la Marne arrose, essaye d’être industrielle. Elle a des brasseries, des carrosseries, une distillerie, une fabrique de produits chimiques mais rien ne saurait lui enlever son véritable caractère qui est d’offrir les plus riantes retraites aux Parisiens, las des affaires et du bruit. »²⁶

Au XX^e siècle, le tournage des films à grand succès, *La Belle Équipe* de Julien Duvivier en 1936 et *Casque d’Or* de Jacques Becker en 1952, témoigne de la prégnance de l’engouement pour le plein air dans un nouveau contexte politique et social, celui de l’avènement des loisirs, de leur démocratisation et de la conquête de nouveaux droits : le repos dominical en 1906, la

¹⁹ Christophe Charle, « À la recherche des bourgeoisies européennes », *Le Mouvement social*, n° 153, octobre-décembre 1990, p. 91-97.

²⁰ Pierre Bourdieu, *La Distinction, op. cit.*, p. 293-301.

²¹ Archives départementales du Val-de-Marne [désormais AD94], 92J, terrains et propriétés à Nogent (1607-1812).

²² Julia Csergo, « Extension et mutations du loisir citadin. Paris XIX^e-début XX^e siècle », in Alain Corbin (dir.), *L’Avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 119-168 ; Alain Faure, « Villégiature populaire et peuplement des banlieues à la fin du XIX^e siècle », in Alain Faure, Alain Plessis, Jean-Claude Farcy (dir.), *La Terre et la cité*, Paris, Créaphis, 1994, p. 167-194.

²³ Arnaud Baubérot, Florence Bourillon (dir.), *Urbaphobie. La détestation de la ville*, Pompignac, Editions Bière, 2009.

²⁴ Maurizio Gribaudi, *Paris ville ouvrière, une histoire occultée 1789-1848*, Paris, La Découverte, 2014.

²⁵ Jean-Yves Authier, « Les Rapports au quartier », in Jean-Yves Authier (dir.), *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 2001, p. 133-170 ; Bernard Haumont, Alain Morel (dir.), *La Société des voisins. Partager un habitat collectif*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l’homme, 2005.

²⁶ Émile de La Bédollière, Ildefonse Rousset, *Le Tour de Marne décrit et photographié*, Paris, Librairie internationale, 1865, p. 35-36.

journée des huit heures en 1919 et les congés payés en 1936²⁷. *La Belle Équipe* raconte justement l'histoire de « compagnons des bords de Marne » ; des bords de Marne qui ne sont décidément plus la destination des seuls bourgeois, grands ou petits :

« Ici encore, la périphérie de Paris est l'exotisme du pauvre ; l'infini à la portée des faubourgs ("On dirait Venise", s'extasie la promise de Mario au fil de l'eau, quelque part à côté de Nogent). Ici encore, on apprend assidûment le javanais et on jacte l'argot. La chanson qu'entonne Gabin, emblème du film, est claire :

"Du lundi jusqu'à Samedi/Pour gagner des radis/Quand on a fait son entrain/Son boulot quotidien/Subi le propriétaire/L'percepteur, la boulangère/Et trimbalé sa vie de chien/Le dimanche vivement, on file à Nogent/Alors brusquement tout paraît charmant./Quand on s'promène au bord de l'eau/Comme tout est beau, quel renouveau/Paris au loin nous semble une prison/On a le cœur plein de chansons..."
[...] »²⁸.

Depuis le XIX^e siècle, les bords de Marne donnent à Nogent son caractère récréatif, touristique et surtout populaire. Ses espaces publics sont en partage. Nogent-la-Résidentielle est autant le territoire de la bourgeoisie que celui du peuple de Paris et de ses banlieues industrielles. Et cette caractéristique, la ville va la conserver jusqu'à la fin des « Trente Glorieuses »²⁹. Au début des années 1950 et durant plusieurs décennies, les thuriféraires de Nogent érigent en effet leur cité en « capitale des Bords de Marne³⁰ ». Une capitale où chaque année la fête du Petit vin blanc est célébrée par toutes les vedettes que comptent la scène médiatique des 1960 et 1970³¹.

Inauguration le 15 octobre 1865 du monument nogentais élevé en souvenir du peintre Antoine Watteau.

Le Monde illustré du 21 octobre 1865.

© AD94, IJ 531

« Beauté et Plaisance » : préserver les traditions et valoriser le patrimoine

Face à un tel engouement populaire, le peuplement et la densification de cette « capitale » de l'Est parisien restent cependant sous contrôle³². Nogent-sur-Marne n'atteindra le seuil des 30 000 habitants qu'à l'aube du XXI^e siècle lorsque la plupart des chefs-lieux de canton de la banlieue parisienne le franchissent dans les années 1920 et 1930. Une des caractéristiques de la ville tient justement à la volonté de ses édiles de préserver à tout prix le cadre de vie et la réputation de cette cité résidentielle et cossue³³. Dans cette perspective, les élites locales s'efforceront toujours d'entretenir une forme de « malthusianisme foncier », qui assure une maîtrise de l'urbanisation³⁴. L'archiviste paléographe, Fernand Bournon, dépeint dès la Belle Époque Nogent comme l'une des « plus idylliques » cités de la région parisienne, restée fidèle

²⁷ Annie Fourcaut, « Aux origines du film de banlieue : les banlieusards au cinéma (1930-1980) », *Sociétés et Représentations*, n° 8, 1999, p. 113-127.

²⁸ Christian-Marc Bosséno, « Les environs de Paris au fil du cinéma », in Annie Fourcaut (dir.), *Banlieue rouge, 1920-1960. Années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités*, Paris, Autrement, 1992, p. 246-247.

²⁹ Arnaud Baubérot, « Villégiature et tourisme dans le sud-est parisien : un panorama historique », *Clio 94*, n° 25, 2007, p. 31-39.

³⁰ Archives municipales de Nogent-sur-Marne [désormais AM], 3D10, *La Gazette sud du Val-de-Marne*, juin 1969.

³¹ Vincent Villette, « La fête du petit vin blanc et l'invention du mythe de Nogent-sur-Marne (1953-1991) », *Bulletin de la société historique de Nogent-Le Perreux-Bry-sur-Marne*, t. 5, 2007 p. 20-39.

³² Marcel Carné, *Eldorado du dimanche*, Studio des Ursulines, 1929, 17 min.

³³ Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, « Propriété individuelle et gestion collective. Les lotissements chics », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 65, 1994, p. 34-46.

³⁴ Éric Charmes, « Le Malthusianisme foncier », *Études foncières*, n° 125, janvier-février 2007, p. 12-16 ; Bruno Cousin, « Entre-soi mais chacun chez soi : l'agrégation affinitaire des cadres parisiens dans les espaces refondés », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 204, 2014, p. 88-101.

à la mémoire d'Antoine Watteau, présenté comme « le peintre délicat des pastorales aristocratiques³⁵. » Une décennie plus tard, le géographe, compagnon de la revue des *Annales*, Albert Demangeon, compare, lui, Nogent à une terre soumise à « l'invasion urbaine », comme toute la banlieue parisienne, mais dont la forme est restée « gracieuse »³⁶. La devise de la ville « *Beauté - Plaisance* » et les armoiries successives qu'elle se choisit au XIX^e et XX^e siècles témoignent de la volonté municipale d'inscrire l'histoire nogentaise sous l'égide de son passé médiéval, de ses seigneuries, de ses privilèges et de ses châteaux³⁷. Cette valorisation, tout à la fois foncière, symbolique et mythifiée, est aussi intimement liée à la géographie physique et imaginaire de la commune. Les références au fleuve et au bois sont omniprésentes dans les récits livresques. Dans sa monographie parue en 1914, Antoine Dufournet, prêtre du diocèse de Paris, dresse le portrait d'une cité au charme pittoresque, qu'affectionnent les nobles et les bourgeois attirés par la douceur du fleuve : « La Marne, si tranquille dans la belle saison, promène le ruban moiré de ses eaux au pied de la colline ; elle enserme dans ses replis d'émeraude des îles aux noms poétiques : l'Île d'amour, l'Île de beauté, celle des Loups, du Moulin [...] »³⁸.

La description faite de Nogent à la Belle Époque dans la monographie, *L'État des communes* publiée par la préfecture du département de la Seine, souligne la vocation que l'on pense inaltérable de cette cité préservée des bords de Marne :

« [la ville] offre une retraite paisible et saine aux personnes désireuses de repos, plutôt qu'une carrière ouverte aux grandes exploitations industrielles. Les villas de plaisance y étant nombreuses, le terrain s'y trouve assez cher, et, sans préjuger de l'avenir, il semble probable que les usines nouvelles se porteront de préférence vers les communes limitrophes³⁹. »

Le diagnostic est juste, l'intuition aussi. Les notables de Nogent veilleront à maintenir leur commune à l'abri de la révolution industrielle et de ses « démons modernes »⁴⁰. Protéger la ville de la pollution et du surpeuplement et valoriser son patrimoine sont les priorités des élus et des propriétaires, qui ne forment qu'un seul et même groupe de pression, soucieux de bonifier la valeur locative et foncière de leur bien et de son environnement⁴¹. Parmi ses propriétés, certaines sont d'exception. Nogent a en effet vu se déployer sur son territoire des villas et des immeubles qui offrent à la ville un cachet architectural et moderne. Au début du XX^e siècle, Nogent est en passe de devenir un laboratoire de « l'art nouveau » et de « l'art déco »⁴². Dans ce mouvement, une figure se distingue, l'architecte Georges Théodore Nachbaur, lauréat de

³⁵ Fernand Bournon, Albert Dauzat, *Paris et ses environs*, Paris, Librairie Larousse, 1925, p. 309. Le peintre Watteau a été inhumé dans l'église de Nogent mais sa tombe est profanée sous la Révolution et ses restes jetés dans la fosse commune. Aujourd'hui, seul le cénotaphe rappelle la mémoire du peintre. Sur le peintre Watteau et Nogent : lire Nicole Renollet, « Les pérégrinations d'Antoine Watteau », *Bulletin de la société historique de Nogent, Le Perreux, Bry-sur-Marne*, t. 4, n° 15, 2005, p. 23-25.

³⁶ Albert Demangeon, *Paris, la ville et sa banlieue*, Paris, Éditions Bourrellet & Cie, 1933, p. 53.

³⁷ Robert Louis, *Armorial des communes de la Seine*, Troyes, Imprimerie La Renaissance, 1961 ; Jean Roblin, *Nogent sur Marne, images d'hier et d'aujourd'hui*, Nogent-sur-Marne, Société des amis du Musée du vieux Nogent, 1962.

³⁸ Antoine Dufournet, *Nogent sur Marne et le territoire du Perreux*, op. cit., p. 2.

³⁹ Département de la Seine, *État des communes à la fin du XIX^e siècle, Nogent-sur-Marne*, Montevrain, Imprimerie de l'école d'Alembert, 1906, p. 97.

⁴⁰ Christoph Bernhardt, Geneviève Massard-Guilbaud (dir.), *Le démon moderne : la pollution dans les sociétés urbaines et industrielles d'Europe*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2002.

⁴¹ Susana Magri, « Les propriétaires, les locataires, la loi. Jalons pour une analyse sociologique des rapports de location, Paris 1850-1920 », *Revue Française de Sociologie*, vol. 37, n° 3, 1996, p. 397-418 ; Danièle Voldman, *Locataires et propriétaires. Une histoire française*, Paris, Payot, 2016.

⁴² Roger-Henri Guerrand, « Nogent-sur-Marne : un centre méconnu de l'Art nouveau en France », *Architecture, urbanisme et lotissement dans le Val-de-Marne (1850-1939)*, Colloque historique des bords de Marne, 2003, p. 37-41 ; Clara Maillard, « Architectures à Nogent-sur-Marne », *Architecture, urbanisme et lotissement...*, op. cit., p. 64-79.

l'Exposition universelle de 1900 et architecte de la ville de 1909 à 1920. Ses réalisations, celles de ses fils, Albert-Alfred et Georges-Lucien, qui suivent la voie du père, et celles de ses confrères, Damotte, Tissoire, Pradeau et Chabanne, renforcent la vocation résidentielle de la ville nantie. Mais ce mouvement contribue aussi à diversifier sa sociologie urbaine et à rendre la ville plus populaire. Ces chantiers, qui participent du dynamisme de l'économie locale et de son négoce de proximité, constituent en effet un appel d'air pour les maçons, des Italiens en majorité, et les ouvriers du bâtiment, les jardiniers et les gens de maison.

La Belle Époque et l'entre-deux-guerres constituent l'âge d'or d'une coexistence sociale nogentaise, marquée par la prédominance sociologique des employés et des ouvriers⁴³. Ensemble, ils donnent à la ville sa coloration populaire, mais cette coloration a des limites ; elle n'imprègne pas le paysage social et politique. Employés et ouvriers forment en réalité un monde hétérogène et éclaté qui s'effrite : un monde qui n'exprime pas le sentiment d'appartenir à une même classe⁴⁴. Nogent n'est pas une exception, la cité s'est transformée au cours des XIX^e et XX^e siècles, en un « territoire résidentiel élitare » comme il en existe dans d'autres villes et banlieues d'Europe et d'Amérique du Nord⁴⁵. Pour autant, les élites locales ont dû accepter un « voisinage populaire » et familial attiré par Nogent et ses bords de Marne⁴⁶. Elles ont été contraintes de vivre « l'altérité », celle qui ne relève pas du désir mais de la contrainte urbaine⁴⁷. Toutefois, cette altérité, les élites locales l'ont contrôlée, régulée et naturalisée. Elles ont imposé « une définition homogène de leurs lieux de vie », de leur quartier, tout en acceptant « la présence d'éléments dissonants »⁴⁸. À Nogent, jusque dans les années 1970 et 1980, l'« autochtonie », qui désigne le capital social de ceux qui s'enracinent, a bel et bien été plurielle et hybride ; son caractère marie les contrastes, il est tout à la fois bourgeois et populaire, c'est un fait⁴⁹. Il concilie « distance sociale » et partage de l'espace public⁵⁰. Que l'on ait grandi dans le vieux Nogent insalubre ou dans les hauteurs de la ville huppée, l'ancienneté dans la cité, les réseaux de parenté et d'affinité sociale, les solidarités de la communauté d'origine peuvent créer de l'attachement au quartier, à la ville, à ses bords de Marne, à son bois de Vincennes, qui atténue les inégalités de naissance et de classe⁵¹.

⁴³ Yves Grafmeyer, « La coexistence en milieu urbain. Échanges, conflits, transactions », *Recherches sociologiques*, n° 1, 1999, p. 157-176.

⁴⁴ Nicole Haumont, Jean-Pierre Lévy (dir.), *La Ville éclatée, quartiers et peuplement*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁴⁵ Dolores Hayden, *Building Suburbia: Green Fields and Urban Growth, 1820-2000*, New York, Pantheon, 2003 ; Tatiana Debroux et alii, « Permanence et transformation des espaces résidentiels élitaires à Bruxelles (XVIII^e-XXI^e siècle) », in Isabelle Backouche, Fabrice Ripoll, Sylvie Tissot, Vincent Veschambre (dir.), *La dimension spatiale des inégalités. Regards croisés des sciences sociales*, Rennes, PUR, 2011, p. 189-207 ; Kenneth Terry Jackson, *Crabgrass Frontier. The Suburbanization of the United States*, Oxford University Press, 1985.

⁴⁶ Pour une lecture contemporaine de cette agrégation sélective et contrainte : Sylvie Tissot, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, 2011.

⁴⁷ Yves Grafmeyer, « Le quartier des sociologues », in Jean-Yves Authier, Marie-Hélène Bacqué, France Guerin-Pace (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2006, p. 21-31 ; Judith Rainhorn, Didier Terrier, « "Il n'est voisin qui ne voisine", in Judith Rainhorn, Didier Terrier (dir.), *Étranges voisins. Altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIII^e siècle*, Rennes, PUR, 2010.

⁴⁸ Kevin Geay, « Aux marges des beaux quartiers. Membres du Racing et prostituées au Bois de Boulogne », *Genèses*, n° 99, 2015, p. 23.

⁴⁹ Jean-Noël Retière, « Autour de l'autochtonie : réflexion sur la notion de capital social populaire », *Politix*, n° 63, 2003, p. 121-143.

⁵⁰ Jean-Claude Chamboredon, Madelaine Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. 11, n° 1, 1970, p. 3-33 ; Susanna Magri, « Villes, quartiers : proximités et distances sociales dans l'espace urbain », *Genèses*, n° 13, 1993, p. 151-165.

⁵¹ Michael Young, Peter Wilmott, *Le village dans la ville. Famille parenté dans l'Est londonien*, PUF, 2010 (1957).

Affiche sur le lotissement du Val de Beauté dans les années 1860.

© Source : BNF/Gallica, domaine public.

Nogent une banlieue résidentielle au passé populaire

Dès la fin du Second Empire, un petit peuple nogentais, majoritaire en nombre, vit dans la cité à la réputation bourgeoise. Certaines rues de son centre-ville, au voisinage de la Grande-Rue, son axe principal, deviennent à la fin du XIX^e siècle l'un des berceaux de l'une des plus emblématiques « Petite Italie » d'Europe et d'Amérique⁵². Cet *Little Italy*, c'est la Ritalie nogentaise où grandit François Cavanna⁵³. Rapportée à sa population municipale, Nogent compte en 1896 la plus importante colonie italienne du département de la Seine⁵⁴. Les hommes apportent leurs bras à l'édification de la banlieue et à son désenclavement, les femmes sont employées comme blanchisseuses ou femmes de ménage. Réunis, ils donnent à certaines ruelles du centre de Nogent de faux airs de cité immigrée et populaire. De faux airs, car ces Italiens sont bien les seuls immigrés à s'installer en masse dans la ville. Ils sont aussi de moins en moins nombreux dans les décennies d'après-guerre – 492 au recensement de 1962 contre 1 492 en 1926 –. Pour l'historienne Marie-Claude Blanc-Chaléard, « “Le Neuilly de la banlieue Est” a digéré ses étrangers et il ne s'est pas trouvé de successeurs » à ses Transalpins qui n'auront pas échappé aux crises xénophobes⁵⁵.

L'histoire des Italiens à Nogent-sur-Marne rappelle que cette ville appartient aux territoires de la banlieue parisienne caractérisée par la diversité de sa population et le renouvellement de ses populations⁵⁶. Comparé à d'autres communes suburbaines, Nogent dispose de deux atouts maîtres à l'origine de son développement résidentiel : le bois de Vincennes et le chemin de fer. L'ancienne forêt, que les services techniques de la ville de Paris ont convertie en un parc de près de 1 000 hectares, constitue depuis le Second Empire le faire-valoir de la ville bourgeoise⁵⁷. Cet espace de promenades, destiné à l'origine aux populations laborieuses de l'Est parisien, a pris forme sous l'autorité du préfet Haussmann, grand ordonnateur de la rénovation parisienne, de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, Alphand, et de l'Empereur Napoléon III en personne, imprégné du modèle des parcs et jardins de Londres, son ancienne ville d'exil. De son côté, la municipalité de Nogent, propriétaire depuis 1791 de la partie du bois recouvrant l'ancien parc de Beauté, mesure tout l'intérêt qu'elle peut tirer de cette opération qui valorise le cachet de la ville. Pour la financer, 120 hectares bordant cette réserve forestière sont lotis de belles demeures rattachées aux communes résidentielles de Nogent, Saint-Mandé, Vincennes, Fontenay, Saint-Maurice et Charenton-le-Pont⁵⁸. Au début XX^e siècle, 27 hectares du bois s'étendent sur le territoire nogentais. Cette emprise, devenue

⁵² L'expression est née à New York. Marie-Claude Blanc-Chaléard, « Introduction », in Marie-Claude Blanc-Chaléard, Antonio Bechelloni, Bénédicte Deschamps, Michel Dreyfus et Éric Vial (dir.), *Les Petites Italies dans le monde*, Rennes, PUR, 2007, p. 13-22 ; Judith Rainhorn, « Introduction », in Judith Rainhorn (dir.), *Petites Italies dans l'Europe du Nord-Ouest. Appartenances territoriales et identités collectives à l'ère de la migration italienne de masse (milieu du XIX^e - fin du XX^e siècle)*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2005, p. 7-18.

⁵³ François Cavanna, *Les Ritals*, Paris, Belfond, 1978.

⁵⁴ Pierre Milza, Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Le Nogent des Italiens*, Paris, Autrement, 1995, p. 20-30.

⁵⁵ Marie-Claude Blanc-Chaléard, « Les Italiens à Nogent hier et aujourd'hui », in *Les Italiens des bords de Marne et de l'Est parisien (XIX^e-XX^e siècle)*, 5^e colloque historique des bords de Marne, 2006, p. 15.

⁵⁶ Jean-Claude Farcy, « Banlieue 1891 : les enseignements d'un recensement exemplaire », in Faure Alain (dir.), *Les premiers banlieusards. Aux origines de la banlieue de Paris, 1860-1940*, Paris, Créaphis, 1991, p. 15-69.

⁵⁷ *Paris et ses environs*, Paris, Les Guides bleus Hachette, 1924, p. 442-443.

⁵⁸ Jusqu'en 1968, les rues de ces quartiers sont rattachées au domaine privé de la Ville de Paris. AM, 3D9/1, *Bulletin municipal officiel* [désormais BMO], février 1971.

propriété de la Ville de Paris, représente un dixième de la superficie de la commune qui gagne en notoriété avec l'implantation sur ses terres du jardin colonial et de son exposition en 1907⁵⁹.

**Le bois de Vincennes, un espace attractif de détente et de loisirs.
Photographie du début du XX^e siècle.**

Source : archives municipales de Nogent-sur-Marne.

La transformation de Nogent en lieu de résidence, de promenade ou de tourisme n'aurait pu voir le jour sans l'arrivée du chemin de fer. Ce désenclavement est une aubaine pour la population de la ville. Il valorise la rente foncière, facilite la mobilité et renforce l'attractivité de la commune⁶⁰. Au milieu du XIX^e siècle, la mise en service par la compagnie de l'Est de la ligne Paris-Mulhouse, qui traverse Nogent du nord au sud, et l'inauguration de la ligne de Vincennes, qui relie la gare de la Bastille à la Varenne-Saint-Hilaire, constituent une véritable révolution pour les Nogentais qui se rapprochent du cœur de la capitale. La commune, organisée depuis des siècles autour de sa Grande Rue commerçante, voit émerger de nouvelles centralités autour de ces deux gares qui font naître, à l'Est et l'Ouest de la ville, de nouveaux quartiers bientôt irrigués par le passage des tramways⁶¹. Ces pôles ferroviaires et leur extension modifient la physionomie communale. Le viaduc construit entre 1854 et 1857, sous la direction des ingénieurs Émile Vuignier et Louis Collet-Meygret, est un véritable chef-d'œuvre technique élevé sur 830 mètres de longueur et 26 mètres de hauteur, permettant le franchissement des bras du fleuve. L'ouvrage, détruit à deux reprises en 1870 et sous l'Occupation, devient un joyau du paysage suburbain où affluent les promeneurs du dimanche. Le grand spécialiste de l'histoire des communes du département de la Seine, Fernand Bournon, dont le nom a déjà été évoqué, écrit en 1905 que Nogent est entrée dans son âge d'or :

« La construction du beau viaduc du chemin de fer de Mulhouse, l'ouverture de la ligne de Vincennes, la transformation du bois de Vincennes furent pour Nogent des événements aussi importants qu'heureux, car ils diminuaient la distance entre Paris et le bourg. »⁶²

Carte postale de la gare de Nogent-sur-Marne, ligne de Mulhouse au début du XX^e siècle.

Source : Musée de Nogent-sur-Marne

Carte postale de la gare de la ligne de Vincennes à la même époque.

Source : Musée de Nogent-sur-Marne.

Le viaduc : une prouesse technique et un faire-valoir touristique

©AD94, 2FI Nogent-sur-Marne 29

Sous le Second Empire, la petite commune rurale change, elle devient « banlieusarde » en formant avec la capitale une seule et même agglomération⁶³. Dans les années 1920, seules les hauteurs de la ville, à proximité du Fort de Nogent, abritent encore quelques familles d'horticulteurs. Le coteau et le Val-de-Beauté conservent leur fonction de villégiature mais

⁵⁹ Maurice Salabert, *Nogent-sur-Marne : étude et évolution d'une commune de la banlieue parisienne*, thèse de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, 1927, p. 19-20.

⁶⁰ Isabelle Rabault-Mazières, « Chemin de fer, croissance suburbaine et migrations de travail : l'exemple parisien au XIX^e siècle », *Histoire urbaine*, n° 11, 2004/3, p. 9-30.

⁶¹ *Transports de surface en Ile-de-France*, Musée de Nogent-sur-Marne, 2003.

⁶² Département de la Seine, *État des communes, Nogent-sur-Marne...*, p. 20-21.

⁶³ Henry Prété, « Les Bords de Marne », *Paris Soir*, 26 janvier 1928.

pour la majorité des Nogentais, qui y résident à l'année, leur cité est bel et bien devenue une véritable ville de banlieue. Le mot « banlieusard » est peu apprécié de la bourgeoisie locale comme le rappelle en 1934 *Le Petit Nogentais*. Le journal lui préfère le mot « périparisien » moins stigmatisant⁶⁴. Nogent défend sa notoriété ainsi que ses libertés municipales que n'a pas la Ville de Paris placée sous la tutelle de l'État et de ses deux préfets, le préfet de police et le préfet de la Seine. Si le Fort et l'annexion du Bois de Vincennes, confirmée par décret de 1929, rappellent la subordination des communes de banlieue à la « Cité-Empire »⁶⁵, Nogent conserve un statut particulier. Son rapport à la capitale est moins conflictuel⁶⁶. Nogent n'a en effet pas subi le sort de ses voisines qui se sont vues imposer l'établissement sur leur territoire d'un cimetière parisien *extra-muros* ouvert à Pantin, Bobigny, Bagneux, Ivry ou Thiais, de champs d'épandage d'eaux usées déversées à Gennevilliers, de dépôt de mendicité installé à Nanterre ou d'usines de traitement des ordures ménagères construites à Ivry, Saint-Ouen, Issy-les-Moulineaux et Romainville. Nogent n'est pas la cité « paillasson » que fustige en 1932 Louis-Ferdinand Céline⁶⁷.

Les Nogentais ont une tout autre perception de la ville Lumière haussmannienne. Elle reste à leurs yeux une cité modèle, une ville mère, comme en témoigne le choix de donner à certaines nouvelles rues de la commune le nom de grandes avenues parisienne d'essence bourgeoise⁶⁸. Un siècle plus tard, dans les années 1970, la volonté du maire de Nogent, Roland Nungesser, de transformer sa cité en un « petit Paris », capitale des bords de Marne, témoigne de cette relation privilégiée symbolisée par le transfert à Nogent du pavillon Baltard⁶⁹. Depuis la III^e République – on l'oublie parfois –, cette ville résidentielle a été partie prenante des dynamiques intercommunales à l'œuvre dans la réalisation du Grand Paris et dans « la reconquête de l'Est parisien »⁷⁰. À la fin du XIX^e siècle, le Grand Paris est déjà ségrégué et hiérarchisé entre villes de la première couronne suburbaine et villes de la seconde, entre cités industrielles et cités résidentielles, elles-mêmes subdivisées, graduellement, entre anciennes villégiatures mondaines et villégiatures plus populaires⁷¹. La géographie urbaine de l'agglomération parisienne révèle la permanence de l'engouement des citoyens pour la maison individuelle et annonce déjà la formation, dans les années 1920 et 1930, d'une « banlieue en morceaux »⁷². Dans ce territoire où tout semble s'opposer, deux tendances lourdes s'inscrivent dans la durée : « la concentration spatiale des catégories aisées [qui a] pour corollaire la concentration des couches populaires dans des espaces dévalorisés ; [ici] les quartiers désignés

⁶⁴ *Le Petit nogentais* du 3 février 1934, cité par Alain Faure, « Un faubourg, des banlieues, ou la déclinaison du rejet », *Genèses*, n° 51, 2003, p. 48-69 ; Alain Faure, « Banlieue », in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule, Brigitte Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 72-77.

⁶⁵ Albert Thomas, *Notre canton*, op. cit., p. 4.

⁶⁶ Emmanuel Bellanger, « La traversée historique du Grand Paris », *Mouvements*, n° 74, 2013/2, p. 52-62.

⁶⁷ Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 2001 (1932).

⁶⁸ Isabelle Duhau, *Nogent et Le Perreux...*, op. cit., p. 56.

⁶⁹ Vincent Villette, « Un pavillon Baltard à Nogent-sur-Marne : la postérité des Halles centrales de Paris », *Colloque historique des bords de Marne*, 2004, p. 77-88.

⁷⁰ Ruth Fiori, *Paris déplacé du XVIII^e siècle à nos jours. Architecture, fontaines, statuts, décors*, Paris, Parigramme, 2011 ; Pauline Rossi, *L'Est parisien : genèse d'une reconquête (1919-1975)*, thèse de doctorat en histoire de l'art, Université Paris-Sorbonne, 2015.

⁷¹ Martine Berger, « Périurbanisation et accentuation des logiques ségrégatives en Île-de-France », *Hérodote*, n° 122, 2006, p. 198-211 ; Édmond Préteceille, « La ségrégation sociale a-t-elle augmenté ? La métropole parisienne entre polarisation et mixité », *Sociétés contemporaines*, n° 62, 2006, p. 69-93 ; Isabelle Rabault-Mazières, *Aux origines de la banlieue résidentielle...*, op. cit. ; « Mixité sociale et ségrégation : les réalités d'hier et d'aujourd'hui et les actions publiques », *Cahiers de l'IAURIF*, n° 29, avril 2001.

⁷² Annie Fourcaut, *La Banlieue en morceaux. La crise des lotissements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Créaphis, 2000 ; Philippe Genestier, « La question pavillonnaire dans la société des individus. Aspiration habitantes et doctrines techniques », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 102, 2007, p. 19-30 ; Susanna Magri, Christian Topalov (dir.), *Villes ouvrières, 1900-1950*, Paris, L'Harmattan, 1989.

comme en difficulté se situent le plus souvent dans l'aire d'attraction des villes aisées. »⁷³ Mais nous le verrons, le Grand Paris ségrégué et sa « capitale nogentaise » forment aussi un territoire politique où l'on apprend à dépasser les clivages urbains et les oppositions de parti et de classe.

Carte des fortifications de Paris en 1841.

La ville est bordée au Nord par le Fort de Nogent, au Sud par la Marne et à l'Ouest par la forêt de Vincennes. Situé pour l'essentiel de son emprise sur le territoire de Fontenay-sous-Bois, le Fort est bâti en 1841 pour défendre la capitale.

Source : Bibliothèque de l'Hôtel de ville (BhdV).

© Roger Viollet.

Le « triomphe des mairies » et de la conscience municipale

Au XIX^e siècle, le pouvoir municipal impose graduellement son emprise sur le territoire communal⁷⁴. Faute de marges financières suffisantes, son conseil dépend de l'aide de l'État et du département de la Seine qui cofinancent ses politiques publiques. Dès les années 1830, les édiles de la banlieue parisienne, nommés par le gouvernement, projettent d'entrer dans leurs murs en édifiant leur première mairie. Dans la plupart des communes situées aux environs de Paris, ce chantier devient une priorité politique et administrative. Alors que l'activité municipale est en pleine ébullition, il manque à ces cités un bâtiment affecté à la gestion des affaires locales. Les magistrats communaux ont pour modèle les mairies de la « petite banlieue » qui n'a pas encore été annexée, celles de Passy et de Montmartre inaugurées en 1836 et 1837, celles de La Chapelle-Saint-Denis et de Bercy construites au début des années 1840 ou celles des Batignolles et de Monceaux ouvertes au public en 1847 et 1849⁷⁵.

Les communes de la seconde couronne suburbaine, à l'instar de Nogent, se lancent à leur tour dans la construction de maisons communes. Elles ne veulent plus que leur assemblée de notables se réunisse dans la résidence du maire, dans des édifices paroissiaux ou sur la place de l'église à la sortie de la messe dominicale. L'espace municipal doit être déprivatisé. Les édiles de Nogent, dont la salle du conseil était abritée dans l'ancien logement du vicaire, en sont convaincus. En juin 1838, l'inauguration de la première mairie édifée à l'angle de la Grande Rue et de la rue Charles VII consacre leur détermination⁷⁶. Comme dans la plupart des communes de France, le modèle choisi est celui de la mairie-école⁷⁷. Cette institution éducative, civique et municipale ne forme qu'une seule et même entité architecturale. La salle des délibérations du conseil acquiert désormais un caractère public et la mairie se structure en bureaux (état civil, affaires militaires, bienfaisance, recette...). À Nogent, durant cette période d'affermissement d'une conscience municipale, le pouvoir local est personnifié par un homme à la longévité politique exemplaire, le marquis Bauÿn de Perreuse, aux commandes de la ville de 1834 à 1868.

L'inauguration de la première mairie nogentaise marque le passage du village d'ancien régime, arc-bouté sur son noyau paroissial et son église Saint-Saturnin, à la ville-quartiers née d'une extension de ses écarts, lotis sous l'effet de l'urbanisation et de la promotion immobilière. Lorsque dans les villes populaires, comme Saint-Ouen, Saint-Denis ou Ivry, la conquête de la

⁷³ Alain Chenu, Nicole Tabard, « Les transformations socioprofessionnelles du territoire français, 1982-1990 », *Population*, 48^e année, n° 6, 1993, p. 1764.

⁷⁴ Emmanuel Bellanger, « Le maire au XX^e siècle ou l'ascension d'une figure "sympathique" et "intouchable" de la République », *Pouvoirs*, n° 148, 2014/1, p. 15-29 ; Yannick Marec (dir.), *Villes en crise ? Les politiques municipales face aux pathologies urbaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Créaphis, 2005.

⁷⁵ Jacques Hillairet, *Évocation du vieux Paris*, t. 3, *Les Villages de Paris*, Paris, Les Éditions de minuit, 1954, p. 70-71, 96, 222-223, 303, 340.

⁷⁶ Département de la Seine, *État des communes, Nogent-sur-Marne*, op. cit., p. 26.

⁷⁷ Ses bureaux se trouvent au dessus de l'école des Garçons de Nogent, *Bulletin de la Société historique de Nogent*, n° 1, 3^e série, 1979-1980, p. 5.

mairie devient progressivement le lieu de la reconnaissance symbolique des représentants du monde ouvrier ; dans les cités résidentielles, l'esprit municipal cristallise, lui, l'ascension politique des lotissements et de leurs propriétaires. A Nogent, comme dans toutes les anciennes communes de villégiatures, les bâtiments publics s'avèrent trop étroits pour les services municipaux qui ne désemplissent pas sous le poids de la pression démographique. Signe d'un changement d'époque, la municipalité s'endette pour la construction ou l'acquisition d'un patrimoine communal. Elle aspire ainsi à rehausser le prestige de la cité qui n'a pas le rang de chef-lieu de canton alors qu'elle accueille des artistes, des bourgeois mais aussi des hauts fonctionnaires et des sommités de la vie politique parmi lesquelles le président du Tribunal, Fabre de l'Aude. Dans la hiérarchie communale, Nogent reste depuis 1791 sous la dépendance de l'arrondissement de Sceaux et du canton de Charenton-le-Pont. Aussi édifier une mairie monumentale digne des ambitions nogentaises est-il un enjeu majeur pour les notables de la ville. Le projet de construction d'une nouvelle mairie est exprimé dès 1860. Déclaré d'utilité publique en 1863, ce projet est finalement ajourné en raison des faibles ressources de la cité et de l'empreinte laissée par les destructions de la guerre de 1870⁷⁸.

La donation du maréchal Vaillant en juin 1872 change la donne politique. Sa propriété endommagée par les bombardements est intégrée au domaine communal et offre enfin l'opportunité à la municipalité d'ériger un véritable hôtel de ville. Sa position stratégique, située au voisinage du lotissement du Perreux, doit garantir la cohésion de la ville démembrée par le chemin de fer et son viaduc depuis les années 1850⁷⁹. Elle permet surtout à l'administration communale de se déployer dans des espaces plus fonctionnels et à la représentation municipale d'investir des lieux protocolaires où sont célébrés les événements de la vie personnelle et collective des 6 000 habitants de la ville. Des difficultés techniques et budgétaires retardent la réalisation de ce bâtiment hissé sur 1 350 m² d'emprise foncière. Le financement de l'opération donne lieu à un rapport de force entre l'administration préfectorale et la ville. Le préfet, Léon Say, refuse d'accorder une subvention du département. Il est catégorique :

« S'il est naturel et louable de la part de la commune d'élever un monument qui soit en rapport avec la libéralité et rappelle à la reconnaissance des habitants la générosité du maréchal Vaillant, il ne peut être admis que celle-ci ne fasse aucun sacrifice personnel et sollicite une subvention sur les fonds du département, destinés à venir en aide aux communes nécessiteuses. Or la commune de Nogent est loin d'être comptée parmi celles-ci. En conséquence, je ne crois pas devoir accorder à la commune la nouvelle subvention qu'elle sollicite. »⁸⁰

La préfecture, qui classe déjà Nogent parmi les villes riches du département, juge également que l'aménagement intérieur et le mobilier luxueux de la future mairie sont « peu compatibles avec la simplicité qui convient à des services administratifs »⁸¹. Les tensions finissent néanmoins par s'estomper, le projet est accepté par les autorités de tutelle et les travaux sont achevés en 1879.

Entre l'avènement de la III^e République et l'entrée en guerre en 1914, plus de 40 mairies « triomphantes » sont inaugurées dans les communes de banlieue qui forment avec Paris le département de la Seine⁸². Célébrés en grande pompe en présence du corps préfectoral, du président du Conseil général et des parlementaires de la région, ces édifices sont l'expression architecturale d'une République enracinée. L'hôtel de ville « monumental et grandiose »⁸³ symbolise la reconnaissance des libertés locales consacrée par la charte du 5 avril 1884. Il

⁷⁸ AM, 1M1/5ter, construction de la nouvelle mairie, délibération du 5 septembre 1875.

⁷⁹ AM, 1M1/2, construction de la nouvelle mairie.

⁸⁰ AM, 1M1/5ter, lettre du préfet de la Seine au maire de Nogent du 10 juillet 1872.

⁸¹ AM, 1M1/5ter, délibération du 5 septembre 1875.

⁸² *Le Triomphe des mairies*, Paris, Musée du Petit Palais, 1986.

⁸³ AM, 1M1/5ter, délibération du 5 septembre 1875.

célèbre également la fierté et la prégnance du patriotisme de clocher, la vitalité de la sociabilité communale et le développement inédit de l'activité municipale. L'édification de la nouvelle mairie de Nogent répond à toutes ces exigences. Elle est le lieu de l'incarnation du pouvoir local et de la professionnalisation de l'action communale.

L'hôtel de ville « triomphant »

Source : musée de Nogent-sur-Marne

Depuis les années 1830, la mairie est devenue la cheville ouvrière des transformations de la ville et de l'encadrement sanitaire et moral de la population des villes en pleine croissance⁸⁴. Scolarisation des enfants, diffusion de l'hygiène, assistance aux plus démunis, viabilisation, assainissement et mise en lumière du territoire communal relèvent de ses principales prérogatives. Dans les années 1850-1860, à Nogent comme dans la plupart des communes du premier cercle suburbain, la pose des premières canalisations de gaz et d'eau et l'installation du télégraphe en mairie sont les signes d'une propagation en banlieue des innovations parisiennes. La puissance municipale est garante de l'accès aux commodités des temps modernes matérialisé, par l'éclairage public. Elle promeut la lecture en ouvrant une bibliothèque et veille à la bonne marche des opérations électorales, des recensements et de l'approvisionnement de la population avec l'ouverture dans la ville de trois marchés aux comestibles dont le plus important, celui du centre, est autorisé dès 1857⁸⁵. La ville est aussi l'ordonnatrice du service de défense contre l'incendie assuré par la compagnie de sapeurs-pompier et sa cinquantaine de volontaires nogentais. Plus ses missions s'élargissent, plus ses compétences fiscales s'étendent : la ville fonde ainsi en 1864 un nouvel impôt, l'octroi, qui taxe la consommation des Nogentais. Elle emprunte et elle reçoit de dizaines de legs et donations de riches contribuables qui alimentent les recettes de la commune, de sa caisse des écoles et de son bureau de bienfaisance⁸⁶. Le receveur municipal, dont le poste est créé en 1872, devient le superviseur des finances locales ; le secrétaire de mairie, premier collaborateur du maire, a lui en charge la vie administrative de la cité, épaulé par un personnel communal dont les effectifs restent encore modestes au début du XX^e siècle⁸⁷.

La mairie n'est pas uniquement une institution administrative⁸⁸. Elle est aussi le symbole de l'identité communale de la ville résidentielle et le principal vecteur de « l'euphorie municipale » dépeinte par l'historien de la République, Maurice Agulhon⁸⁹. Depuis sa fondation sous la Grande Révolution, la municipalité est au cœur de la sociabilité communale et de ses animations festives. La Rosière est l'une des plus anciennes fêtes. À Nogent, elle est célébrée depuis la fin du XVIII^e siècle. Ancêtre des concours de Miss, cette manifestation clochermerlesque honore les vertus d'une jeune mariée, « fille de Nogent-sur-Marne », dont l'éducation et l'exemplarité font la fierté des notables de la cité⁹⁰. La fête du Viaduc organisée à partir de 1885 et les temps de commémorations s'inscrivent également dans ce mouvement de communion patronné par le maire. Pour s'imposer au vu et au su de tous, la ville dispose

⁸⁴ William B. Cohen, *Urban Gouvernement and the Rise of the French City. Five Municipalities in the Nineteenth Century*, New York, St-Martin's Press, 1998.

⁸⁵ AM, 1M1/7, marchés aux comestibles.

⁸⁶ Trente-sept entre 1820 et 1902. Département de la Seine, *État des communes, Nogent-sur-Marne, op. cit.*, p. 55-60.

⁸⁷ La ville ne compte que 53 agents en 1905. Département de la Seine, *État des communes, Nogent-sur-Marne, op. cit.*, p. 90.

⁸⁸ Juliette Aubrun, *La ville des élites locales : pouvoir, gestion et représentations en banlieue parisienne, 1860-1914*, doctorat d'histoire, Université Lyon II, 2004.

⁸⁹ Maurice Agulhon, *Les Métamorphoses de Marianne. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 2001, p. 169.

⁹⁰ Département de la Seine, *État des communes, Nogent-sur-Marne, op. cit.*, p. 17.

d'une « musique municipale » orchestrée par son harmonie et d'une nébuleuse d'associations qu'elle finance pour prendre en charge dès les années 1870 la gymnastique, les sports nautiques, l'art de l'arbalète et de l'arc, la mutualité scolaire ou encore la pêche à la ligne. La municipalité n'est, certes, pas la seule à assurer l'animation communale. Elle partage cette prétention avec d'autres organisations qui souhaitent elles aussi représenter la société civile. Les églises et les partis politiques d'opposition la concurrencent aux XIX^e et XX^e siècles, mais ce qui la distingue de ces institutions privées, c'est sa vocation à incarner dans la durée le patriotisme communal résidentiel qui, à Nogent, est éreinté par les velléités d'indépendance d'une partie agissante des Nogentais : les habitants du quartier du Perreux.

Le patriotisme municipal nogentais en berne : « la Séparation »

Les « mairies triomphantes » et leurs représentants, désignés au suffrage universel masculin depuis 1882, doivent assumer une mission fondamentale : l'unité de la cité. Or, dans plusieurs communes de la banlieue parisienne, la légitimité du découpage administratif, décidé sous la Révolution française⁹¹, est désavouée par des collectifs d'habitants déterminés à voir leur quartier s'émanciper de la tutelle de la ville centre. L'État a contribué, avec ses grands chantiers de désenclavement de la capitale, à morceler la banlieue. Au milieu du XIX^e siècle, les infrastructures ferroviaires deviennent autant de frontières qui bouleversent la vie municipale des communes suburbaines en retranchant des communautés d'habitants sur des territoires désormais distincts du noyau urbain originel. Le sectionnement électoral finit également par donner une réalité politique à des lotissements en quête d'autonomie. Instituée par décret sous la pression des indépendantistes, cette opération divise la représentation municipale, dont les conseillers ne sont plus élus à l'échelle de la ville tout entière, mais à celle de ses quartiers. C'est le cas à Ivry, Gennevilliers, Gentilly et Bondy. Par délibération le 9 novembre 1871, le conseil municipal de Nogent-sur-Marne se plie à son tour à cette volonté populaire, mais il revient sur sa décision deux ans plus tard lorsqu'est décidée l'édification d'un nouvel hôtel ville, construit aux limites immédiates du quartier du Perreux pour insuffler du lien et prévenir toute forme contestation séparatiste⁹².

Le Perreux, loti sous le Second Empire, est devenu en moins de vingt ans une « ville entière »⁹³ avec ses 1 135 maisons recensées en 1881. À cette date, elle en compte déjà 80 de plus que Nogent. Ce quartier forme une cité dans la ville. Il développe à son tour une conscience municipale, polarisée sur ses lotissements et relayée par la presse locale, *L'Avenir du Perreux* en tête, qui contribue à affermir les sentiments d'appartenance à des territoires urbanisés en quête de reconnaissance⁹⁴. À Nogent, un acte politique vient accélérer la séparation. Le 16 avril 1884, quelques jours seulement après la promulgation de la grande loi municipale du 5 avril, l'avocat Henri L'Hopital-Navarre, conseiller depuis 1874 et premier adjoint de Nogent, donne sa démission. Dès lors, il s'impose sur la scène perreuxienne en héraut légitime de l'indépendance, soutenu dans sa mission par le baron de Beaufranchet de la Chapelle. Des pétitions se succèdent à l'adresse de la municipalité qui refuse l'érection du Perreux en commune libre au motif que le lotissement n'a pas d'église, qu'une nouvelle mairie, gardienne

⁹¹ *Atlas de la Révolution française*, t. 5, *Le Territoire (2). Les limites administratives*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1989, p. 18.

⁹² AM, registre des délibérations, séances des 9 novembre 1871 et 5 octobre 1873.

⁹³ Département de la Seine, *État des communes, Le Perreux-sur-Marne*, Montévrain, Imprimerie typographique de l'École d'Alembert, 1906, p. 10.

⁹⁴ Jean-François Holvas, Vincent Villette, *Nogent-Le Perreux. L'unité retrouvée*, Communauté d'agglomération de la Vallée de la Marne, 2002, p. 23.

de l'unité du territoire, a été bâtie et que des équipements ont été réalisés dans ce quartier aux frais de tous les contribuables de la ville⁹⁵.

PROTESTATION !

Les soussignés, protestent avec la plus grande indignation, contre le **LIBELLE DIFFAMATOIRE** et les **COMPTES MENSONGERS** contenus dans les immenses affiches blanches imprimées et placardées sur nos murs, avec l'**ARGENT DES CONTRIBUABLES**, c'est-à-dire, avec notre argent à tous. Est-ce donc pour de semblables dépenses qu'on a été augmentés les taxes d'Octroi.

Une pareille manœuvre est indigne d'Administrateurs impartiaux — et le Secrétaire de la Commission de finances, qui a rédigé cette œuvre de mauvaise foi, où les insinuations malveillantes se mêlent sans pudeur à de faux détails financiers, est justiciable seulement du mépris public.

Les signataires de cette affiche blanche **DEUX FOIS DÉCLARÉS DÉCHUS DE LEUR MANDAT** par les Electeurs, en réunion publique, n'ont plus ni prestige ni dignité.

DEBOUT CITOYENS DU PERREUX !

Défendez vos droits en signant la demande de séparation, et en votant Dimanche prochain, pour la liste de la Commission syndicale séparatiste.

Sachez bien que, si, comme l'affirme dans sa naïveté maladroite, le Secrétaire de cette fameuse Commission, vous étiez une charge pour Nogent, Nogent serait le premier à vouloir la séparation. — Le vieux quartier ne tient tant à vous garder, que parce que vous êtes, et serez davantage encore par la suite, une source de profits pour lui.

C'EST BIEN CLAIR, N'EST-CE PAS. NOUS NE VOULONS PLUS ÊTRE NI OPPRIMÉS NI EXPLOITÉS. NOUS DEMANDONS LA SÉPARATION.

VIVE LE PERREUX COMMUNE !

BAILLY	DESPALINS (Marcel)	HAMELET	NAVARRÉ
BARBERET.	DESSOLLE	JACOB	OBRY (L.)
BARCHON	DEVILLE (J.)	JOLLY	OLLIER (Ch.)
BARRAUD.	DOLIN DUFRESNEL	KLEIN.	OUDER.
BERTHOUL.	DOUCHET.	LANDRY.	PERNOLLET.
BLEYFUS.	DREGE (J.)	LEGOUY.	PETTIT (J.)
BRECHOT.	DUPRE	LEMOULANT.	PHILIPPE
BROUTY.	FERON.	MAITRE	PREVOT.
BRUNOT.	FRANÇOIS.	MAITRE (Edouard).	PRIMI
BURGARD.	FUSIER.	MARIO PROTH	REEB (D)
BUSIEAU.	GASSION (L.)	MATHIEU Architecte.	RENAULT (V.)
CAMERE.	GEORGEL	MEARINI.	SERVANT
CLAVEL (C.)	GERARD.	MEIGNANT.	TATIN.
COURAYER (G.)	GINSSZ (Michel)	MEYER (L.)	TROULLIER
COUSIN (E.-D.)	GLAIVE	MICHELOT (L.)	TURCO
DAGUE.	GODEFROY (Ch.)	MIGNOT	ZIMMER.
DES DESERT (Ch.)	GRANDIN (V ^m)		

« Debout citoyens du Perreux », « opprimés » et « exploités ».

Avec la Séparation de 1887, Nogent perd plus de la moitié de son territoire et un tiers de sa population.

Source : archives municipales du Perreux-sur-Marne.

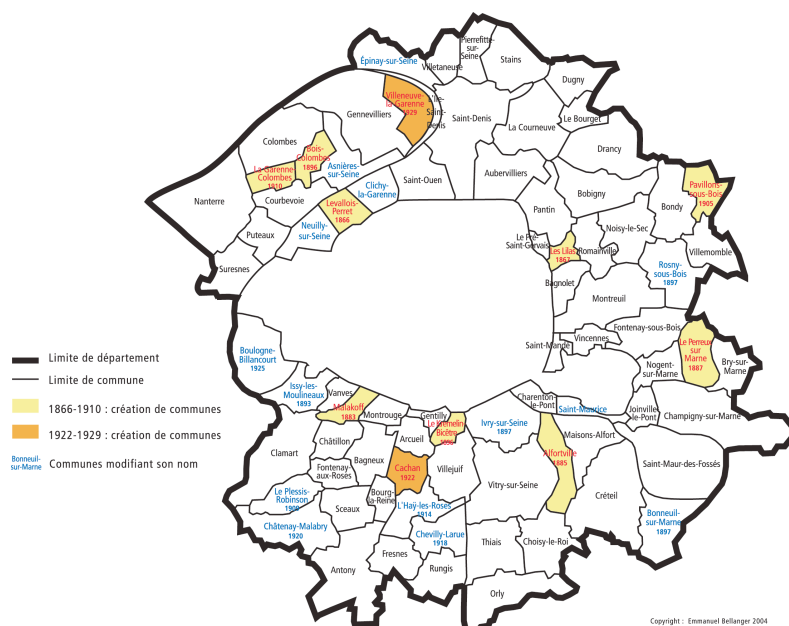
La médiation du maire de Fontenay-sous-Bois, Désiré Richebois, et la désignation d'une commission syndicale n'entravent en rien la détermination des séparatistes. Au contraire, ces derniers en sortent renforcés ; ces médiateurs se sont ralliés dans leur majorité à leur cause. À la fin de l'année 1885, les dés sont jetés. Le conseil d'arrondissement de Sceaux et le conseil général du département de la Seine délibèrent en faveur de la création d'une commune au Perreux. Même le préfet Poubelle se range aux arguments des séparatistes. En décembre 1885, la démission, en guise de protestation, des membres de l'assemblée municipale et la reconduction en février 1886 d'une majorité opposée à la division ne peuvent plus changer le cours de l'histoire. Le Conseil d'État a en effet rendu, le 9 décembre 1886, un avis en faveur de la séparation⁹⁶. L'inauguration solennelle du groupe scolaire du Perreux, deux mois plus tôt, arrive bien trop tard. Dans l'esprit des Nogentais, elle commémore l'unité perdue de leur ville. À la Chambre des députés, l'enquête de la 11^e commission d'intérêt local chargée d'examiner le « projet de loi tendant à distraire la section du Perreux de la commune de Nogent pour l'ériger

⁹⁵ Pierre Champion, Alexandre Salabert, « La Séparation (1884-1887) », in *Le Perreux-sur-Marne. Notice historique publiée sous les auspices de la Municipalité à l'occasion du Cinquantenaire*, Ville du Perreux-sur-Marne, 1937, p. 50-68.

⁹⁶ Département de la Seine, *État des communes, Le Perreux-sur-Marne, op. cit.*, p. 13.

en commune distincte »⁹⁷ a rendu son verdict. Le rapporteur du projet de loi, le député de Dordogne, Antoine Gadaud, s'est prononcé en janvier 1887 contre l'indivision : « En prononçant la création des deux communes distinctes, la chambre mettra fin à un état de choses qui est la négation même de la vie communale. Elle rendra justice à cette jeune et vaillante population du Perreux et lui accordera les franchises auxquelles elle aspire depuis qu'elle a construit sa première maison et ouvert sa première rue. Elle ne sollicite ni argent, ni secours. Elle ne réclame que la liberté »⁹⁸. La chambre des députés suit son avis le 29 janvier 1887. Adoptée par le Sénat le 26 février, la loi de séparation est signée le 28 février du président de la République, Jules Grévy, et du ministre de l'Intérieur et des Cultes, René Goblet, avant d'être promulguée le 2 mars 1887.

Aux yeux de nombreux Nogentais dépités, Le Perreux, dont le nouveau maire élu le 1^{er} avril 1887 n'est autre qu'Henri L'hospital-Navarre, a spolié la commune-mère. Leur territoire est passé de 699 hectares à 327 et sa population de 12 972 à 8 399 habitants. La séparation a une autre conséquence ; l'hôtel de ville, qui devait assurer l'unité de la ville, se retrouve désormais excentré. « Les habitants des quartiers du Val-de-Beauté, du Bois de Vincennes et des "Cailles" doivent pour se rendre à la maison commune effectuer un parcours de plus de 2 km » note en 1927 Maurice Salabert, dans sa thèse consacrée à l'étude de Nogent, soutenue à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris⁹⁹. La déconvenue s'accroît au début du siècle lorsqu'au recensement de 1901 la population du Perreux dépasse celle de Nogent, mais la rancœur finit par s'estomper. Elle ne résiste pas au sens du compromis qui anime les élus des deux communes. Nogent peut aussi se consoler en mesurant qu'elle n'a pas été la seule à subir l'amputation de son territoire. Entre 1866 et 1929, onze nouvelles cités seront créées dans le département de la Seine et en 2000, retour de l'histoire, Le Perreux et Nogent se retrouveront de nouveau réunies dans une communauté d'agglomération, 125 ans après leur rupture¹⁰⁰.



Les onze communes du département de la Seine fondées entre 1866 et 1929.

Entre 1929 et la fondation des villes nouvelles, aucune autre commune n'a été créée dans l'agglomération parisienne.

Source : Emmanuel Bellanger, *Administrer la « banlieue municipale »*, 2004.

⁹⁷ AM, 3D2/1, rapport de la commission chargée de l'examen de la demande d'érection du Perreux en commune distincte.

⁹⁸ AM, 3D2/1, rapport du député Gadaud.

⁹⁹ Maurice Salabert, *Nogent-sur-Marne...*, op. cit., p. 190.

¹⁰⁰ Jean-François Holvas, Vincent Villette, *Nogent-Le Perreux...*, op. cit., p. 28.

La séparation de 1887, qui marque l'entrée du lecteur dans la première partie de ce livre, a mis à l'épreuve « l'entre-soi communal » nogentais¹⁰¹. Retisser les liens d'appartenance au territoire municipal constitue dès lors un véritable enjeu. C'est la mission que se donnent les édiles qui se succèdent sous les III^e, IV^e et V^e Républiques. Trois mandatures vont marquer les Annales de la ville : celle d'Émile Brisson, celle de Pierre Champion et celle de Roland Nungesser. Ces trois générations de magistrats à la tête de la ville de 1907 à 1995 ont en commun l'enracinement et la longévité. Tous sont animés par une même volonté politique : restaurer l'image de marque de leur ville, sa notoriété et son rang dans le paysage du Grand Paris, ébranlés par la séparation de 1887¹⁰². Afin de réaliser ce dessein, ils marquent leur emprise sur le sol communal, renforcent les attraits résidentiels de la cité et contribuent à préserver son tissu urbain, sa sociologie en voie d'embourgeoisement et sa culture politique. Les élites nogentaises s'efforcent d'entretenir, comme dans de nombreuses communes de France, l'esprit village de la cité magnifiée des ancêtres¹⁰³. Elles veillent à contrôler les politiques de peuplement et à embellir le territoire communal¹⁰⁴. Elles défendent son caractère privilégié, sa sociabilité et ses « beaux quartiers » qui ne peuvent cependant être comparés à ceux de Neuilly et des arrondissements parisiens les plus bourgeois où la rente foncière et locative reste bien supérieure à celle des cités résidentielles des bords de Marne¹⁰⁵. À Nogent, comme dans les périphéries bourgeoises des métropoles européennes et américaines, insuffler la conscience d'appartenir à un territoire unique et distinct reste au cœur de la socialisation municipale¹⁰⁶. Dans cet esprit, les élites urbaines s'attachent à moderniser leur commune et à rénover son centre historique et populaire dans l'espoir, cher à ses maires, de l'ériger en une « capitale » de l'Est parisien¹⁰⁷. Une rénovation urbaine que condamnera, avec force et esprit, un enfant de la Ritalie nogentaise devenu célèbre : François Cavanna. De la Belle Époque à la fin des années 1990, l'ouvrage suit le cours de l'histoire politique, urbaine et sociale de cette région des bords de Marne. Il décrit ses transformations mais aussi les tensions qui la traversent. Au XIX^e comme au XX^e siècle, le projet est toujours le même : ériger la ville en cité modèle de la banlieue résidentielle afin de se voir attribuer une place de choix dans le concert des communes du Grand Paris.

¹⁰¹ Olivier Ihl, *La Fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996, p. 197.

¹⁰² Jean-Paul Brunet, « Constitution d'un espace urbain : Paris et sa banlieue de la fin du XIX^e siècle à 1940 », *Annales ESC*, n° 3, mai-juin 1985, p. 641-659.

¹⁰³ Lire la belle recension de Mona Ozouf de l'ouvrage d'Edgard Morin : « Une commune de France, Plodemet », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 24^e année, n° 3, 1969, p. 777-781. Sur l'esprit village : Pascal Dibie, *Le village retrouvé, Essai d'ethnologie de l'intérieur*, Paris, Grasset, 1995 (1979) ; Jean-Charles Depaule, *Le Nouveau Village comme ensemble urbain*, Paris, ADROS, 1977.

¹⁰⁴ Jean-Claude Chamboredon, « Construction d'une population sociale », in Marcel Roncayolo (dir.), *Histoire de la France urbaine*, t. 5 : *La Ville aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2001, p. 469-470.

¹⁰⁵ Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, Seuil, 1989, p. 53-59 ; Sébastien CHAUVIN, Bruno COUSIN, « Globalizing forms of elite sociability: varieties of cosmopolitanism in Paris social clubs », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 37, n° 12, 2014, p. 2209-2225.

¹⁰⁶ Harold Bérubé, *Des sociétés distinctes. Gouverner les banlieues bourgeoises de Montréal 1880-1939*, McGill-Queen's University Press, 2015, p. 196-203 ; Robert Fishman, « Bourgeois Utopias: Visions of Suburbia » from Robert Fishman, *Bourgeois Utopias: The Rise And Fall Of Suburbia*, New York, Basic Books, 1987, p. 3-37.

¹⁰⁷ AM, 3D9/1, BMO, février 1965.